

le nouvel **Observa**

INGRID BETANCOURT
par Florence Aubenas



**L'HISTOIRE SECRÈTE
DE SA LIBÉRATION**

Quoi de neuf à **NEW YORK**

NUMÉRO SPÉCIAL

NOUVEL OBSERVATEUR



79

7 71766 82841 1

5.50 \$us

PRINTED IN France

FRANCE 3,40 € / LUX 3,40 € / BEL 3,40 € / AUT 5,10 € / ESP 3,70 € / ITA 3,50 € / ALLE 4,60 € / PORT (Cont) 3,20 € / GR 3 € / AITI 1,50 € / MAROC 2,50 DH / TUNISIE 2,5 DTU / CAN 5,50 \$ / USA 5,50 \$ / G.B. 2,80 £ / TOM 700 XPF
PHOTOGRAPHY: JACQUES CHATELAIN / ELIOT PRESS

Harlem, la perle noire de Manhattan

La nouvelle ruée vers l'or

Hier dangereux et malfamé, le quartier s'est radicalement transformé. Aujourd'hui il est chic, beau et bobo

Le soleil s'est couché, mais les rues sont encore chaudes et bruyantes, en ce début de soirée, au coin d'Adam Clayton Powell Boulevard et de la 122^e Rue. Installés avec leur table sur ce trottoir où, gosses, ils s'amusent, les joueurs de dominos sont intarissables : « Quand Harlem a-t-il commencé à changer ? – En 2001, l'année où Clinton a choisi d'installer ses bureaux de l'autre côté de la rue. – T'exagères toujours, Dard ! Clinton a accéléré le mouvement, mais le nouveau Harlem est né dans les années 1990, quand la drogue a reculé et que le crack a disparu. »

Bienvenue dans le nouveau Harlem ! Vous avez aimé naguère « parcourir de jour », comme le recommandaient instamment les guides, les contreforts de ce quartier nord de Manhattan. Vous allez adorer sillonner à pied, et découvrir sans crainte le Harlem « black », qui étire ses 52 blocks de la 110^e à la 162^e Rue et de l'East River à Morningside Avenue. Nostalgiques des romans de Chester Himes s'abstenir : la métamorphose est spectaculaire. Si les amateurs peuvent encore se faire peur dans Spanish Harlem, en bordure ouest du quadrilatère, où Portoricains et Dominicains restent « sensibles de la gâchette », comme l'explique Kurt Thometz, le libraire baroque de Jumel Terrace, le paysage urbain a retrouvé sa fraîcheur initiale. Depuis quinze ans un processus d'embourgeoisement et de boboisation est en cours. Naguère « à part », le village fondé par les Néerlandais renaît, renouant avec les années 1920 où « il incarnait la terre promise pour tous les Noirs qui voulaient s'en sortir », raconte Jean-Claude Baker, fils de Joséphine et grande figure du quartier. A l'époque, profitant de la crise immobilière et de l'habileté d'agents immobiliers colored (c'était alors la manière politiquement correcte de désigner les Noirs), une bourgeoisie black enrichie à la faveur des *roaring twenties* remplaçait les précédents occupants, juifs et Irlandais. Symbole de la réussite : une *brownstone* (petite maison) sur Strivers' Row, le « coin des gagnants », construit à la fin du XIX^e siècle sur les 137^e et 138^e Rues.

La Grande Dépression, la fin de la Prohibition qui avait fait de ce quartier ex-

centré un lieu d'exception – et de mélange racial – pour les noctambules, la paupérisation et la drogue ont sonné le glas de cette belle époque où jazzmen, peintres, écrivains donèrent ses lettres de noblesse à la culture afro-américaine. « Dans les années 1980, la drogue était partout, les gens étaient devenus fous, reconnaît Mansour Scott, dreadlocks en pétard, le « sage » de Harlem. Avec les enfants embauchés par les dealers dès l'école et cette économie de la drogue qui donnait aux familles des emplois, Harlem ressemblait à une zone de guerre détruisant tout avec elle : immeubles, commerces, théâtres, communautés familiales. »

Difficile à imaginer aujourd'hui, à la terrasse du Settepani, le Café de Flore de Lenox Avenue, où peintres, musiciens et stars de soap operas sirotent expressos ou jus de fruits devant les façades en brique rouge des immeubles en cours de méticuleuse réhabilitation. Ou dans les rues adjacentes, où les *brownstones* révèlent une splendeur architecturale que cinquante ans de délabrement

avaient fait oublier. A l'origine de cette grande lessive, l'afflux d'agents immobiliers attirés par des prix ridiculement bas, mais aussi les rénovations lancées par certains habitants. « Comme mon père, propriétaire aujourd'hui d'une trentaine de *brownstones* », raconte Dard Coaxum, le « prince de Harlem ». A ces larges avenues désormais bordées d'arbres (replantés sous Rudy Giuliani, alors maire de NY), de cafés Starbucks ou de banques, les yuppies du coin donnent un nouveau nom : Soha, South Harlem. Une manière d'écrire une nouvelle page, comme le promettent les petites annonces de Halstead, la Rolls des agences immobilières new-yorkaises installée sur Lenox, où le prix des maisons flirte avec le million d'euros.

L'intérieur de ces demeures est en conséquence : parquets en noyer, plafonds à caissons, belles portes en bois couillantes avec toujours, derrière, un jardin qui fait oublier le bruit de la ville. Le *revival* est partout : à deux blocks au sud se dresse, refait à neuf,

Jazz et baptêmes, sucreries et librairies...



Jean-Henry

Settepani (196 Lenox Avenue). Le Flore de Harlem.

First Corinthian Church (1912, Adam Clayton Powell Boulevard). On fait la queue, le dimanche, pour assister à ses baptêmes par immersion et à ses sermons musclés. S'asseoir impérativement en bas, avec les habitants du quartier.

St Nick's Pub West Harlem (photo) (773 St Nicholas Avenue et 149^e Rue). Une légende pour les amateurs de jazz. Jam-sessions tous les jours.

Jumel Terrace Books (426 West et 160^e Rue). Une fabuleuse collection de livres consacrée à la culture black. Plus, si affinités, un merveilleux B&B.

MoMao (rien à voir avec le MoMA, 430 West et 162^e Rue). Un musée des arts premiers « privé ». Son directeur, George Nelson Preston, un Noir, professeur émérite à Columbia d'une extraordinaire érudition, accueille volontiers les visiteurs.



Groupe d'artistes à Harlem

l'Apollo Theater où Ella Fitzgerald et tant d'autres ont fait leurs débuts, en parfaits inconnus. La tradition perdure tous les mercredis soir à 19h30 lors de soirées « Amateur Nights ». Et deux blocks plus au nord, le Lenox Lounge, le club Art déco où a commencé Billie Holiday. Et plus loin encore – 149^e Rue et St Nicholas Avenue –, le légendaire St Nick's Pub. Trois fois par semaine, ses jam-sessions rappellent que le jazz a été roi, ici, avec le « Duke » Ellington, Cab Calloway, Charlie Mingus... « Le jazz est l'essence de la musique noire ; le jazz, c'est Harlem et Harlem, c'est la culture », souligne Jean-Philippe Mazières, un guitariste de jazz français qui a choisi d'enrichir sa musique en vivant l'expérience de Harlem. « Harlem is the place to live », disent en chœur artistes, young professionals, stars du basket, profs et étudiants de l'université de Columbia toute proche, et autres managers de hedge funds ayant adopté le quartier.

Comment Harlem a-t-il pu se transformer aussi radicalement ? Les pragmatiques évoquent les prix astronomiques de l'immobilier dans le reste de Manhattan, où les terrains disponibles sont devenus rares. Cette ruée vers l'or a porté l'attention des spéculateurs sur Harlem, son habitat dispersé et ses reliquats de verdure. « Entre les cages à lapins du New Jersey et ce quartier de la ville situé sur un plateau, sans gratte-ciel, les candidats au logement ont vite choisi », explique Jean-Claude Baker. D'autant qu'aucun obstacle physique n'a jamais séparé la 110^e Rue, limite sud du quartier, du reste de la ville, sinon un sentiment de danger que les maires successifs, d'abord Rudy Giuliani puis Michael

Bloomberg, ont su dissiper. Républicains bon teint, ces édiles ont alterné avec succès la carotte (en incitant les grandes chaînes à investir) et le bâton (en mettant beaucoup de dealers en prison). Mais le vrai secret du quartier, c'est la convivialité de ses communautés, souriantes, « civiques ». On la mesure « au chapeau retiré devant une dame ou au discret avertissement lorsqu'un flic est sur le point de verbaliser votre voiture mal garée », apprécie Richard Temtchine, producteur de films qui a déserté l'Upper East Side. Architecture (il y a plus d'immeubles ou de placettes classées à Harlem que dans tous les autres quartiers de New York), musique... et religion sont les trois autres piliers de Harlem. La culture black est enracinée dans la spiritualité : il y a plus de 200 églises, dont les gospels et les prêches tonitruants attirent les bus à double plate-forme déversant leurs cohortes venues chercher un supplément d'émotion. Mais dans ces lieux de culte la foi émerge, brute, entre transes panthéistes et élans collectifs.

« Derrière la renaissance, il y a souvent la spéculation. » Barbara Stehle est historienne de l'art. Elle enseigne à CUNY, l'université de la ville de New York. Et si elle apprécie le renouveau du quartier, elle redoute sa banalisation. « Salons de beauté, "Jelis", épicerie, "friseurs" [coiffeurs] – le plus souvent des Yéménites –, drugstores halal... Avec l'arrivée des chaînes comme Citarella ou H&M, les petits commerces qui faisaient le charme et la vie

des rues disparaissent. Et avec le nouveau "zoning", adopté en mai, qui autorise des immeubles de 17 étages, comment préserver les maisons individuelles ? Et comment éviter que les occupants traditionnels, dont la plupart ont un revenu inférieur de 60% à celui du New-Yorkais moyen, ne soient pas chassés de Harlem ? »

L'urbanisme n'est pas la seule inquiétude des vieux résidents africains-américains. Il y a aussi l'arrivée massive des Africains – Sénégalais, Ivoiriens, Nigériens ou encore Marocains –, animés d'un enthousiasme capable de déplacer les montagnes et regroupés dans le Rassemblement des Travailleurs, une puissante guilde bien décidée à tailler la route. Comme Gorchi, dynamique Sénégalais, créateur du restaurant les Ambassades, dont le jerk chicken et les collard greens sont en train de révolutionner la vieille cuisine soul. Ou Mounir, un Marocain qui rêve de placer Mojo (185 St Nicholas Avenue) sur la carte de la gastronomie new-yorkaise. « Les associations de Noirs américains sont puissantes, mais plus portées au pleurnichage qu'à l'action, tranche Leah Settepani, une Ethiopienne mariée à un Italien, qui a dû se battre pour ouvrir son salon de thé éponyme. Il faudra attendre la fin de cette génération perdue pour voir apparaître de vrais leaders, conscients que Harlem est la dernière frontière de New York. » La dernière ? Après, il restera probablement le Bronx à reconquérir. Mais le cœur battant de la culture afro-américaine restera toujours à Harlem.

JEAN-GABRIEL FREDET

LE SECRET DU QUARTIER, C'EST LA CONVIVIALITÉ DE SES COMMUNAUTÉS.